

Oser l'art dans *Front Noir*

J'ai rencontré Louis Janover et *Front Noir* en 1962. J'avais alors dix-sept ans, un âge où l'on prend souvent avec difficulté la mesure exacte de ce à quoi il nous est permis d'accéder. Cependant dès l'abord je ne pouvais qu'être en terrain connu : j'avais assisté déjà à de nombreuses reprises au groupe de discussion sur le socialisme de conseils animé par mon père, Maximilien Rubel.

Mon intérêt pour les mouvements Dada et surréaliste date de ma classe de première littéraire au lycée Lakanal. Nous étions un petit groupe d'élèves passionnés par la littérature, le théâtre et le cinéma, et à la recherche d'un surréalisme introuvable encore dans les manuels scolaires, mais déjà fortement influent, au moins dans le domaine des arts plastiques, qui m'intéressait au premier chef. J'avais évidemment beaucoup à apprendre, à lire, à réfléchir.

C'est la connivence intellectuelle entre Louis et mon père qui me permit d'aborder et d'intégrer en jeune camarade *Front Noir*, le groupe et la revue qui se réclamaient à la fois du surréalisme et d'une pensée politique tournée vers le mouvement que l'on appelait alors conseilliste.

L'exigence posée dans le premier *Manifeste* de Breton de lier la pratique artistique à la révolution sociale y était fermement défendue. Elle coïncidait avec la critique d'un mouvement surréaliste – ou déjà postsurréaliste – en passe d'intégration « bourgeoise ». Déjà pratiquant le dessin depuis ma plus tendre enfance, et soucieux d'apprendre une syntaxe picturale négligée désormais aux Beaux-Arts bien qu'indispensable à l'expression, je me méfiais d'un courant moderniste en pleine course erratique et influencé par certaines postures transgressives adoptées par un surréalisme d'après-guerre. Ce mouvement était déjà par certains côtés plus soucieux d'une reconnaissance carriériste que d'expression, et ses options politiques, fussent-elles qualifiées de « révolutionnaires », nous paraissaient très discutables. Nous étions déjà tournés vers le socialisme de conseils alors que certains membres du groupe surréaliste nous semblaient toujours à la recherche d'un parti qui aurait été le véritable héritier du bolchevisme, ce qui nous paraissait aux antipodes de la pensée de Marx.

Front Noir revendiquait une permanence de la révolution surréaliste contre un surréalisme en voie de consécration dans l'histoire officielle dominante. Cette revendication de permanence est toujours la mienne aujourd'hui, avec toutes les nuances que permettent la distance du temps et de l'âge.

Oser l'art dans Front Noir ? Certes, il faut admettre que nous étions totalement à contre-courant des pratiques picturales du moment, qui déjà annonçaient les conceptuels contemporains au détriment de la pratique artisanale des beaux-arts, la disparition du tableau, entre autres *duchampismes* aujourd'hui cotés en Bourse et répandus en abondances industrielles. Ce n'était pas pour Gaëtan Langlais, Georges Grumann – mon « pseudo » à l'époque –, Manina, Le Maréchal, Monique et Louis Janover, Serge Ründt affaire d'idéologie, car nous n'avions pas à revendiquer une quelconque esthétique d'avant-garde, mais bien plutôt une *éthique* ; et, sur ce plan, la présence de Le Maréchal fut déterminante, avec celle de son ami Gaëtan Langlais, qui venait comme lui des milieux lettriste et situationniste. Louis et Gaëtan me firent rencontrer l'artiste, peintre, graveur, poète – déjà apprécié par André Breton dès 1957, et figurant en bonne place dans *Le Surréalisme et la peinture* –, accueilli dans la revue avec des poèmes et les reproductions en noir et blanc de quelques œuvres peintes et gravées absolument fascinantes. Louis m'avait présenté à Le Maréchal comme « un jeune homme très

désireux d'apprendre », et il ne croyait pas si bien dire. L'apprentissage technique que le maître (comme selon la rhétorique en usage dans les *bodega* du passé !) me dispensa fut en vérité aussi déterminant que son aspect existentiel, qui revêtit pour moi une importance considérable : j'avais rencontré le *poète*, celui chez qui l'œuvre et la vie sont indissolublement liés, l'éthicien de la vie peu soucieux des catégories historico-esthétique-avant-gardistes ou non que certains spécialistes eussent été tentés de lui imposer.

Mes premières fascinations pour l'exercice de la gravure, je les dois à Le Maréchal qui, pendant la majeure partie du temps qu'il me consacra, s'était remis à la gravure. Mon itinéraire après Mai 68, et après l'épisode de *Front Noir* jusqu'à aujourd'hui, est celui d'un graveur. Dans certaines expositions de groupe des années 1970 à 1980, rassemblant les jeunes artistes qui œuvraient souvent en ma compagnie, figurait parfois Le Maréchal. Ce dernier ne s'accommodait d'aucune de ces opportunités d'exposer autrement que par l'amitié qu'il portait à certains d'entre nous ; j'en noterai surtout une, mémorable : *Stratégie de l'ombre*, exposition organisée dans les années 1980 à Douarnenez par Roland Séneca, et préfacée par Claude Louis-Combet.

Par la suite, et pour quelques-uns – dont Le Maréchal et moi-même – à leur corps défendant, Michel Random rassembla ce groupe informel sous l'étiquette des *Visionnaires*. Michèle Broutta, galeriste et éditrice, consacra à notre équipe plusieurs très belles expositions – personnelles pour certains d'entre nous, dont Le Maréchal – reprenant à son compte cette incertaine catégorie de l'histoire de l'art. En réalité Le Maréchal pas plus que moi-même ne se retrouvaient dans cette catégorie inaugurée par Michel Random. Mais cependant ce dernier fut l'un des premiers auteurs à consacrer un ouvrage au *Grand Jeu* qui, on le sait, n'avait pas ménagé Breton et l'avant-garde surréaliste autoproclamée ; et cela illustre bien l'attitude qui était à l'époque la nôtre : la méfiance envers les avant-gardes, qu'elles se situassent en terrain politique ou esthétique, ou confondant ces deux notions ; et en ce sens cette position – au demeurant non revendiquée par la plupart des intéressés – est proche de celle de *Front Noir*. Seuls à cette époque Le Maréchal et moi-même avions connaissance des idées défendues dans la revue qui circulait dans les milieux artistiques dominés par l'influence du groupe surréaliste.

Mais j'y insiste encore une fois : par l'exigence – existentielle, éthique – des artistes venus librement dans *Front Noir* – et, au-delà, au cœur d'un environnement artistique diversement contrasté – l'espérance d'un monde transformé, d'une vie changée, est toujours restée bien vivace au cœur de notre pratique des arts.

En admettant que la posture du poète, du créateur plasticien soit aujourd'hui devenue une gageure face au débordement inconsidéré sur le marché de la culture des mots et des images, le propos majeur reste le même : encore et toujours... *osons* !

Georges Rubel
novembre 2021